

La fatigue d'Anna

de

Claudine Potvin

La limite de la ville s'appuie sur un rêve de possibilités ancré dans la douleur des mères. Anna repasse ses intentions elle s'étend sur une chaise très longue au bord de la piscine vide Martin, lui, joue tout près d'elle la touche s'assure qu'elle ne dort pas qu'elle assume toujours son rôle de mère son corps tout entier lui ramène une odeur de lavande un parfum de printemps les saisons ne s'engagent plus dans les cheveux roux de l'enfant le vent sec d'un été torride ne permet plus que la coloration à sens unique de son visage brûlé seul le son de son jeu vient déranger la quiétude suffocante d'une matinée teintée de rouge feu entre la maison et la piscine une balançoire un carré de sable un téléphone cellulaire des chaises de plastique du faux gazon des pierres énormes une radio étrangère un effet de domesticité qui répugne

les soupirs d'Anna confondent Martin elle ajuste le maillot le poids de ses pensées écrase la mère et l'enfant attendre tout le jour que la nuit ne s'affaisse lourdement sur le toit pressentir les pas derrière la chambre étouffée crispes les lèvres courber le dos chuter au milieu d'un rêve éveillé

se dire que seule, la vie serait possible qu'elle accompagnerait l'enfant aux limites de l'âge elle en vivrait une sorte de bonheur un retranchement un silence étalé affranchi dans la piscine Anna fait des longueurs n'interrompt le rythme de la nage que pour sourire au garçon qui s'éloigne sous l'effet de l'eau ses petits pieds disparaissent sous le clapotis des vagues qu'il fait avec son bâton la mère s'approche l'avale dans ses grands bras l'hypnotise dans le creux de sa passion se dégage lui laisse tout l'espace tout le temps d'imaginer le pire se retient l'embrasse au fond de l'eau se colle à lui comme une baleine remonte à la surface éclate de

rire il pleure nonchalant se plaint du liquide dans les oreilles
n'entend plus la voix d'Anna

l'enfant a peur du soleil qui creuse des plis dans le regard de sa mère elle pense que le soleil est un dieu qui s'étire chaque matin dans la cour de Phœnix et dessine des vagues dans l'orange de ses cheveux l'image de la vague fait sourire Martin s'imagine une mer pour petits garçons toute en boules d'écume blanche sur le dessus noire dans son ventre et des crabes qui courent sur la plage poursuivis par les lampes de poche affolées le soleil tombe sur sa mer comme un fouet se couche sur les vagues aplaties pour lui faire plaisir

Anna se dore sur le sable endormi le souffle de son corps creuse un domicile que la chaleur de ses seins arrondit surveille l'enfant de temps à autre tous les châteaux se tiennent debout protégés des marées par le creux de la grève quand ils s'effondrent à chaque fois c'est le drame il faut les reconstruire identiques à eux-mêmes Martin est obsédé par la ressemblance il ressemble à sa mère d'où son amour fou la tentation de s'y loger d'hiverner sous sa robe de l'assaillir véritable char d'assaut certains jours de toute la force de ses petits poings faire éclater la peau cuivrée faire jaillir le sang d'une narine étonnée

Anna aimait son fils bien sûr mais n'en parlait pas ou si peu elle répétait des gestes appris dans les livres nourrir laver vêtir soigner border chanter des comptines serrer dans ses bras elle cherchait le battement qui aurait fait frémir son cœur fuyait la plaine silencieuse dans les yeux de l'enfant ne voyait que le père absent

fabriqué de toutes pièces entre le médecin, ses amis et elle l'idée de cette grossesse artificielle lui paraissait maintenant saugrenue pas de retour en arrière possible elle le savait elle attendait encore l'émerveillement

elle avait acheté une maison avec une piscine à cause de sa fascination pour ses eaux crevées donnant naissance à la vie le coulis de l'eau glissant sur leur peau rouge le corps mouillé du nouveau-né se détachant de la fente maternelle comme elle avait aimé ce poids gluant entre ses cuisses ce cri sorti de la matrice cette bouche gloutonne et sa chair dilatée sous l'effet du plaisir et du déchirement

les enfants grandissent s'accrochent s'installent grugent exigent réclamant leur part de tendresse savourant les victoires de l'innocence avec intelligence et naïveté ils solidifient la force des mères le charme de Martin n'avait d'égal que la résistance d'Anna étrange passion nourrie par l'inquiétude de se perdre angoisse de mort la nuit Martin s'étouffait dans son sommeil sans raison il fallait toujours deux ou trois longues minutes pour ranimer la respiration l'air se raréfiait dans la chambre aux prises avec la peur d'Anna qui retournait à ses insomnies la nuit ne leur portait pas conseil le matin ils avaient tout oublié

une blessure impensable se glissait entre les deux ils étaient passé proche du bonheur l'amour maternel se gaspille nomade le cœur s'épuise et se lamente le langage se cache la conversation s'éparpille Anna s'endort sur un paysage d'enfance du moins c'est ce que croit Martin.